



WILLIAM SULZER, Surnommé le "Napoléon" des Démocrates, qui fera sa marque parmi les orateurs de son parti à la Chambre des Représentants.

TEMPERATURE

Du 29 décembre 1899.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrad. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 29 décembre.—Indications pour la Louisiane : Temps beau et froid samedi ; dimanche, temps couvert probablement pluie ; vents frais du nord.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Le Jour de l'An. Les Diamants de la Tiare. Le Réveillon de Violette. Fin d'Année, poésie. Ephémérides de 1899. Moralités typographiques. L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche. Mondanités, chifon. L'Actualité, etc., etc.

LA PROCHAINE SAISON

DES

FETES.

Nous voici à la veille du Jour de l'An ; nous allons entrer dans la saison la plus gaie de l'année, dans la saison des fêtes publiques et particulières, où l'on ne songe qu'à s'amuser ; où l'on renvoie, nettement et carrément, au lendemain les affaires sérieuses ; dans cette journée bienheureuse que les Parisiens appellent très spirituellement la grève des confiseurs. Cette année, la saison des fêtes sera un peu plus longue que l'an dernier, le Mardi-Gras, qui la clôt, d'ordinaire, d'une façon si brillante et si gaillarde, n'arrivant que le 27 février. Encore sept bonnes et heureuses semaines de plaisirs et de gaieté, avant que nous soyons condamnés aux rigueurs du carême. Profitons-en

pour savourer les joies de l'exultance ; elles sont si rares, si fugitives, et les sujets de chagrin si nombreux et si durables. Dans le nouveau monde, la Nouvelle-Orléans a le privilège, entre toutes les grandes villes, d'attirer les populations du Nord, de l'Est, de l'Ouest par l'éclat de ses fêtes, par le caractère grandiose et artistique de ses processions. Montrons-nous dignes de nos devanciers. Que le Carnaval de cette année soit plus brillant, plus éclatant que jamais. Nous allons entrer dans une ère nouvelle qui nous promet de grandes améliorations et nous assure à bref délai, le bien-être et la prospérité. Ouvrons la par des réjouissances qui laissent loin derrière elles celles du passé, et que l'an 1900 se fasse une place glorieuse dans les annales de nos fêtes publiques, comme l'an 1899 s'en est fait une dans les annales de notre administration urbaine.

L'HERITAGE LITTÉRAIRE DES DUMAS.

C'est un des plus étonnants de ce siècle, acquis par la toute-particularité curieuse que, continué et rajouté par le fils, il a été, pour ainsi dire, renouvelé par le père après sa mort, car il semble que jamais les œuvres du célèbre romancier ne soient plus vendues qu'au cours de ces derniers vingt-cinq ans.

Alexandre Dumas fils le disait un jour, dans cette admirable lettre qu'il publiait en tête de la nouvelle édition illustrée des Trois Mousquetaires. L'auteur du Demi-Monde racontait comment il avait rassuré son père, aux derniers jours de sa vie, sur le sort de son œuvre.

— Tu peux être tranquille, lui avait-il dit, il restera beaucoup de toi.

Et s'adressant au grand romancier, à plus de vingt ans d'intervalle, Alexandre Dumas fils écrivait :

« Il me semble te voir à côté du bon La Fontaine ; tu es l'auteur souriant qui conte, pendant la veillée, les belles histoires des temps passés.

« Depuis le jour où je te promettais cette renommée, il a été publié et vendu en France deux millions huit cent quarante mille volumes de toi, quatre-vingt millions de livraisons illustrées et six cents de tes ouvrages ont été reproduits par des journaux de Paris et de province, sans compter les pays qui n'ont pas de traités avec nous, qui te pillent et te répandent par millions d'exemplaires dans leur idiome national.

« Les traités qui te concernent et que j'ai passés avec tes éditeurs me réservaient le droit de faire une grande édition de luxe de tes œuvres choisies. Elle aurait formé vingt-cinq gros volumes ; je ne l'ai pas encore faite ; j'ai voulu laisser le public consacrer cette œuvre et faire sa sélection lui-même. Je n'avais pas à essayer de lui imposer une préférence. Et voilà qu'aujourd'hui tes éditeurs, d'eux-mêmes, sans que je sois intervenu en rien, ont en la bonne pensée de consacrer la renommée toujours croissante des Mousquetaires dans une grande édition... »

Cette édition, illustrée par Maurice Leloir, sera poursuivie, comme on sait, par la publication de Vingt ans après et du Vicomte de Bragelonne, complétant ainsi la trilogie célèbre, qui reste, en dépit du succès persistant du Comte de Monte-Cristo,

l'ouvrage le plus populaire d'Alexandre Dumas. Une observation s'impose ici, c'est que dans l'œuvre de l'illustre conteur, les romans historiques sont encore ceux qui se vendent le plus.

C'est ainsi que la trilogie de la Reine Margot, des Quarante-cinq et de la Dame de Monsoreau est toujours au premier rang et tout aussi demandée que la fameuse série des Mémoires d'un médecin, comprenant cette suite si curieuse sur les dernières années de Louis XVI et sur la Révolution qui débute avec les aventures de Gagliostro pour finir avec l'histoire de la comtesse de Charny. Et c'est encore les Blancs et les Bleus, épisode des premières guerres de la chouannerie ; les Louves de Machecout, où l'auteur met si curieusement en scène la duchesse de Berry et le général Demourcourt qui fut l'aide de camp du général Alexandre Dumas ; et le Chevalier d'Harmental, que l'on allait revoir bientôt à la scène sous une forme nouvelle, et qui a été inspiré, comme on sait, par la conspiration de Celleneuve.

N'oublions pas cependant que Dumas père est un conteur de premier ordre et qu'il a laissé dans ce genre, en dehors de ses romans historiques, de véritables chefs-d'œuvre, tels que Pauline et Pascal Bonno Fernando et les Souvenirs d'Antony où se trouvent ces deux perles : le Bal masqué et Blanche de Beaulieu. Ajoutons-nous à cette liste écoutée les curieux "Mémoires" et ces "Impressions de voyage" qui établissent, au lendemain même de ses premiers succès de théâtre, sa réputation de conteur ?

C'est cette œuvre — publiée d'abord en feuilleton dans les grands journaux de l'époque, recueillie ensuite en volumes de cabinet de lecture et, enfin, rééditée par Michel Lévy, dont Alexandre Dumas fils hérita il y a juste vingt-cinq ans, à la mort de son père. On a dit qu'à cette époque il fit un traité avec la maison Michel Lévy, qui, moyennant une certaine somme versée au fils, se rendit propriétaire de tous les romans d'Alexandre Dumas, s'engageant cependant à reconnaître en outre à Alexandre Dumas fils un droit de trois centimes par volume.

C'est ce droit que l'éminent, écrivain qui vient de mourir légua à ses héritiers, droit minime en apparence mais qui, en raison de la faveur constante dont jouissent les romans d'Alexandre Dumas se chiffre à certaines époques à plus de vingt-cinq mille francs par an.

En cédant à la maison Michel Lévy la plus grande partie de ses droits d'auteur sur l'œuvre de son père, — moyennant, comme nous l'avons dit, une somme déterminée, — Alexandre Dumas fils se réserva tout le théâtre.

C'est ainsi qu'il a été seul à toucher tous les droits sur l'œuvre dramatique de son père représentés depuis vingt-cinq ans, propriétés qu'il laisse, par le fait, à ses héritiers.

Nous saurons l'importance de cette propriété littéraire en constatant que la reprise d'Henri III et sa Cour au Théâtre-Français, en 1889, donna près de 80,000 francs de droits d'auteur. Il va sans dire que nous sommes ici en présence d'un fait particulier, mais on pourrait, pensons-nous, estimer la propriété dramatique de Dumas père comme représentant une moyenne de 40,000 francs par an.

Et savez-vous combien fut vendu le manuscrit d'Henri III, dont nous parlions tout à l'heure ? 6,000 francs ! Il est vrai que la seconde pièce, Christine ou Rome, Stockholm, Fontainebleau, fut achetée le double du prix.

L'auteur dramatique s'était déjà fait un nom... Mais une pièce qui, vendue 6,000 francs, produisit, à une reprise, cinquante ans après, près de 80,000 francs, ne donne pas moins matière à réflexion.

Et c'est, d'ailleurs, la même particularité qui se présente pour le théâtre d'Alexandre Dumas fils, qui nous offre cet exemple typique de l'Ami des Femmes, dont la reprise si éclatante avait donné à la mort du grand dramaturge près de soixante mille francs de droits d'auteur. Nous ne parlons naturellement ici que des représentations parisiennes et nous ne nous occupons pas de pièces qui, comme la Femme de Claude, Monsieur Alphonse, le Fils naturel et cette Princesse de Bagdad, qu'on repréentait il y a quelques temps au Gymnase, avec Mme Jane Hading, fournissent au province et à l'étranger la carrière la plus fructueuse.

Un détail assez intéressant à relever c'est qu'Alexandre Dumas fils a toujours fait imprimer ses pièces dès leur apparition, perdant ainsi, de propos délibéré, le bénéfice de traités avantageux avec les pays étrangers non soumis à la loi sur la propriété littéraire. Il est vrai que la vente de la brochure lui offrait une compensation. C'est ainsi que Francillon lui a rapporté trente mille francs rien que pour la vente en librairie.

Le succès de librairie renouvelait à l'apparition de la préface écrite pour accompagner l'œuvre. On sait à quelles discussions passionnées la plupart des préfaces de l'éminent dramaturge ont donné lieu. Le théâtre complet du maître, réuni avec les deux volumes supplémentaires parus récemment sous le titre de Théâtre des autres, est assurément celui qui s'est vendu le plus jusqu'ici et dont la vente reste la plus régulière.

Dumas fils a compté, d'ailleurs, en librairie, des succès presque aussi retentissants qu'au théâtre. Nous n'avons qu'à rappeler à ce propos la publication de la fameuse brochure de l'Homme-Femme dont la presse parisienne s'occupa pendant près de trois semaines et qui attirades réponses de toute part.

Quel est celui des deux Dumas — puisque nous ne parlons ici que de la question d'argent — dont l'œuvre a été de son vivant la plus fructueuse ? C'est un cas assez difficile à résoudre. Il n'est pas moins certain qu'il représente à eux deux une des plus brillantes fortunes littéraires du siècle, la plus brillante peut-être.

— Pardon !... Etes-vous animé du simple, mais très légitime et très respectable désir d'être fixé sur ce point, très douloureux pour vous l'avez dit, de l'histoire de votre famille, ou bien ?

— Je suis poussé par une impérieuse nécessité.

— Ah !... Bien... C'est que, Mme la marquise de Fontenay qui s'est ardemment occupée de ce triste sujet, avait résolu, bien que je ne fusse pas de son avis, de vous épargner le plus longtemps possible ces sombres préoccupations...

— C'est Mme la marquise de Fontenay qui, ce matin, m'a mis en possession de tous les dossiers de l'horrible crime et qui m'a conseillé de m'adresser à vous.

— Soit. Je suis à vos ordres. L'ancien magistrat scrutait de son œil bien très mobile la physiologie du jeune homme et il y découvrait tant de désespérance, de morne tristesse qu'il en éprouva une pitié aussiitôt révélée par ses manières moins cérémonieuses et par le son de sa voix.

— Voyons, désirez-vous être fixé tout de suite sur quelque point qui vous ténédrat le plus au cœur ? N'avez-vous pas trouvé dans les dossiers réunis à l'hôtel de Fontenay un renseignement dont vous avez immédiatement besoin ?

— C'est à peine si j'ai essayé d'ouvrir l'une des liasses renfermant des procès-verbaux qui se trouvaient à ma portée et je n'ai pu lire ; les lignes d'écriture se mêlaient et mes yeux ne voyaient pas voir, Je ne sais rien... Je voudrais bien que vous me disiez les noms des personnes accusées de ce crime.

— Accusées !... s'exclama M. Granvelle avec feu, dites monsieur de Fontenay, les assassins bien réels et certains !...

— Leurs noms ?

— André Barthès et sa sœur Léona !...

— Celle-ci n'était-elle pas mariée ?

— Si. Elle avait épousé, environ cinq ans auparavant, un homme plus âgé qu'elle, un savant de grande valeur — ils n'en font jamais d'autres — Antoine de Bude.

Lucien frissonna : — Cette femme n'avait-elle pas un enfant ?

— Si, une petite fille âgée de deux ans à moment du crime.

Un soupir douloureux expira sur les lèvres du jeune homme et il porta la main à son cœur.

— Vous souffrez, monsieur... s'écria le magistrat avec sollicitude.

— Je suis bien malheureux... Et, ôdant à ce besoin qu'éprouvait ceux qui ont de trop grandes peines, il dit le malheur dont il était frappé :

— La ornelle destinée à mes sur mon chemin la fille du comte Antoine de Bude, et je l'aime, et j'en suis aimé !...

M. Granville sauta sur ses chairs

vir la broderie de mes pantalons à poignets... en ce temps, je vous parle de 1850, les mamans et les petites filles étaient plus padiques — ou plus ridicules — je n'en sais rien ; mais nos familles cachaient soigneusement nos moletts.

Enfin quand ces deux grandes initiations, la profane et la sacrée, furent accomplies, on les annonça à notre cousin le marquis de Saint-Aulaye (de plus mon parrain et jadis le tuteur de maman), et l'on profita de toutes ces circonstances pour céder aux prières qu'il nous faisait depuis le veuvage de maman, c'est-à-dire depuis une dizaine d'années, de passer l'été chez lui dans les Vosges. Pour moi qui n'avais jamais dépassé Versailles, l'idée d'aller à Plombières faillit me rendre malade d'excitation.

La présentation à mon cousin et parrain n'entraîna qu'à petites doses dans ce plaisir-là.

Je savais qu'il avait quatre-vingts ans, qu'il avait été ruiné ou à peu près par la Révolution, mais au dire de maman qui ayant été sa pupille, elle n'en parlait qu'avec vénération, c'était un bon, doux, tendre, spirituel, mais à cette époque je ne me souciais au monde que de ma mère d'abord, de mon chien ensuite. J'avais reçu l'éducation de l'époque, époque où les jeunes filles ne pensaient guère à être bachelières ; le catéchisme, l'abbé Gauthier, Berquin, Perrault, Perrault surtout, j'y avais puisé des notions complètes sur tout et pour tout.

Ainsi je comparais maman aux reines déguisées en paysannes et obligées de frioter leur cuir, mon chien ne pouvait être qu'un prince transformé par suite de quelque enchantement à marcher, un siècle durant, à quatre pattes. Ce fut donc dans Perrault que mon imagination alla chercher la silhouette du vieux marquis, et je me le dépeignais comme un beau roi, à la barbe menue, à l'air imposant ; aussi, lorsque j'arrivai à Plombières et que j'aperçus un petit être plié, voté, ridé, usé (dans le genre de l'enchanteur Merlin), je fus ravi que les embrassades et les effusions s'adressassent surtout à maman et ne s'étendissent jusqu'à moi que sous la forme d'un baiser sur le front.

A moitié perclus, mon cousin portait des robes de chambre en damas de soie crème à grands ramage de pavots multicolores, qui le faisaient ressembler au malade imaginaire, puis une coiffure étrange, moitié bonnet, moitié baret, en velours, enfin d'étonnantes bottes en laine tricôtée qui, montant sur les cuisses, désinenciaient par une disproportion monstrueuse, ce torse sec terminant par des jambes monstrueuses.

Tout le reste du logis était à l'avenant ; c'était, je l'ai su depuis, un héritage d'une vieille demoiselle de Saint-Aulaye, une chanoinesse de Remiremont, où mon cousin, depuis une trentaine d'années, arbitrait sa goutte et sa pauvreté. Cela me parut alors très amusant ; aujourd'hui, quand je m'en souviens, c'est comme d'un endroit entrevu dans une vie antérieure, avec un salon décoré de grisailles, ses chambres lambrissées, ses trumeaux, ses alcôves et le vieux jardin rectiligne, avec ses buis taillés en cônes, ses allées droites, ses bosquets, ses quinconces, sa grotte et ses statues lépreuses.

Je m'éveillais le lendemain dans une chambre aux blanches boiserie, deux énormes fauteuils se tenaient compagnie l'un l'autre, de chaque côté de la cheminée ; devant la fenêtre, l'une de ces toilettes Louis XV dont le dessus s'ouvre en trois parties ; à droite, une commode en bois de

rose, à cuivres délicats ; à gauche un bureau grêle aux portes ornées de glaces ; ça et là des statuettes en Saxe, pimpantes et mignonnes, une garniture de cheminée en marbre blanc et guirlandes de laurier.

Sur les murs toute une collection de vieux portraits, deux messieurs poudrés, l'un en rose, l'autre en jaune, souriaient à deux dames poudrées, l'une en vert, l'autre en bleu, puis des gausches, des silhouettes, des paysages, des camées. Cela m'intriguait fort, je sautai à bas du lit, en chemise, pour en passer la revue. Au dessus du bureau à la place d'honneur, je découvris une miniature ; cela représentait à en juger par l'habit bleu, le jupon de dentelles, l'im-mense cravate et la coiffure à longues boucles ondulant sur les tempes, un muscadin, un incroyable.

Au reste un beau jeune homme d'une trentaine d'années, le front intelligent, la bouche câline, les yeux brûlants ; il dégageait une grâce et une séduction si vivante, qu'on n'eût pas dit un portrait, mais l'homme même, vu de loin, de très loin.

A coup sûr je ne demérais pas tout cela, je sentais seulement qu'il me plaisait ; je décrochai le petit cadre et j'approchai de mes yeux, mais en le regardant de la sorte, je ne sentais plus aucun plaisir... comme s'il ne me regardait plus... sans me rendre compte que c'était parce que je ne saisisais pas l'expression de l'ensemble... Je le suspendis donc de nouveau au mur, et je restai là en chemise, les pieds sur les briques rouges longtemps, fascinée, sentant sourdre en moi je ne sais quoi qui me charmait, qui m'émerveillait... jusqu'à ce que la voix de maman à l'étage intérieur, m'appelant, rompit le charme.

Je passais deux mois à Plombières nageant en plein rêve. Ma mère, mon chien, mon cousin, me devinrent indifférents, tous trois — car le chien nous avait suivis — se pelotonnaient dans les fauteuils du salon, ne s'occupaient guère de mes faits et gestes, jasant à perte de vue sur une foule de gens que je ne connaissais pas ; quant à moi, je battais le jardin avec le portrait de l'incroyable dans ma poche... Mon Dieu oui !... Je ne pouvais plus m'en séparer... Qui était-ce ? Je l'ignorais, n'ayant point voulu le demander ni à maman, ni à mon cousin, mais je savais parfaitement ce qu'il avait dû être, ou plutôt ce qu'il était... en vraie enfant, l'idée de la mort, de la vieillesse, de la pourriture ne traversa pas mon esprit... C'était un gentilhomme riche bon, spirituel, plein de courage et de richesse ; plus je le contemplais, plus je m'en persuadais (toujours d'après Perrault).

Devant ma mère et mon cousin, la main dans ma poche, je serrais la miniature contre moi ; le soir en m'endormant, je la mettais sur ma poitrine... et le matin, je sentais un vrai plaisir à retrouver imprimé sur ma peau le cercle du petit cadre. Parfois, je cachais le portrait avec mes doigts, et je le découvrais peu à peu... le front... le nez... les yeux... et tidié sous ma main, je le sentais vivre et je le pressais si fort contre mon cœur, qu'il battait vite, vite, affamé de choses ! De fillette, je devins femme par la passion, l'astuce, la ruse.

Au premier mot de départ je résolus de le voler... carrément !... quitte à tout avouer à maman quand nous serions à Paris. Cependant au fond j'avais une angoisse mal définie, car mon cousin, avec sa douce bonhomie, avait fini par se faire aimer de moi, et puis j'étais devenue à

propos de tout et à propos de rien d'une sensibilité véritable, je m'attendrissais à propos d'une mouche noyée, et pour faire équilibre, je résolus de redoubler de câinerie pour mon cousin, un grand bonheur du pauvre vieux, poussant la perversité jusqu'à lui demander sa photographie.

— Moi ! mais tu es folle, petite ! pourquoi faire ?

— Pourquoi ? mais pour la garder en souvenir de vous, cousin.

— Tu ne me trouves donc pas laid ?

— Oh ! cousin ! m'écriai-je, balancée entre le remords et la franchise, tout en examinant tout bas sa bouche édentée, ses yeux chassieux et sa tournure grotesque.

— Mais si ! mais si ! tu me trouves laid, mais je n'ai pas toujours été comme cela... et au Palais-Royal sous le balcon de Philippe-Egalité, je te jure que plus d'une belle fille s'est retournée pour me voir... Je le fixai alurie, me pouvant m'imaginer que jamais mon cousin eût été autrement.

— Tu ris, mignonne ! Eh bien ! je veux que tu gardes un joli souvenir de moi... Je te donne mon portrait quand j'étais jeune, tu le prendras dans ta chambre... Tu n'as peut-être pas remarqué !... Une petite miniature en habit bleu... emporte-là... Alors, désolée... atteinte dans je ne sais quoi... Je fondis en larmes... pleurant, sans le savoir, la perte de mon premier amour et de mes premières illusions...

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.

Ce soir, "Les Huguenots" avec M. Bonnard dans le rôle de Raoul. Demain dimanche, en matinée, "La Juive".

Le soir, spectacle composé : "Les Petites Brebis" et "Les Charbonniers", deux opérettes très amusantes.

Lundi, le jour de l'an à l'Opéra — grande représentation de "La Poupée" avec ballet et distribution de jouets.

Mardi, les débuts de M. Analdi et de Mme Facary — un véritable événement pour les amateurs et les connaisseurs de la Nouvelle-Orléans.

Le "Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

CRESCENT THEATRE.

"Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

CRESCENT THEATRE.

"Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

CRESCENT THEATRE.

"Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

CRESCENT THEATRE.

"Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

CRESCENT THEATRE.

"Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

CRESCENT THEATRE.

"Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

CRESCENT THEATRE.

"Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

CRESCENT THEATRE.

"Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

CRESCENT THEATRE.

"Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

CRESCENT THEATRE.

"Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

CRESCENT THEATRE.

"Hotel Topsy Turvy" — l'Auberge du Tohu Bohu — va disparaître de l'affiche, demain, après avoir fait de très belles salles pendant la semaine. Elle doit être remplacée par une autre pièce "Who is Who ?" pièce émouvante d'un bout à l'autre, qui nous assure des soirées très intéressantes. En vérité, la direction du Grand Opera House ne pouvait mieux commencer l'année. La fin de 1899 a été très heureuse pour elle ; les débuts de 1900 ne le seront pas moins.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

10 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAB LOUIS LETANG.

PREMIERE PARTIE.

LA FILLE DU SAVANT.

IX

LE CRIME DE BREZOLLES.

(Suite.)

Mais il n'allait pas être question de rose, encore moins d'azur dans la conversation du jeune de Fontenay et de l'ancien

magistrat ; le sujet favori de M. Granvelle ne devait pas être abordé et la "Belle de Suresnes" aurait pu rester sur sa tige.

Il trouva Lucien dans son cabinet de travail, pièce carrée, très claire, meublée d'un énorme bureau de chêne ciré et de deux grands corps de bibliothèque bourrés de livres épais à reliure sombre.

— Monsieur le marquis, veuillez, je vous prie vous asseoir... Le jeune homme connaissait à peine M. Granvelle ; il l'avait rencontré quelquefois dans les galeries ou les escaliers de l'hôtel de Fontenay, alors qu'il entraînait chez la marquise sa grand-mère, ou qu'il en sortait, mais jamais il ne lui avait été présenté.

Quand Lucien eut pris le fauteuil gracieusement offert par son hôte :

— Je suis très sensible à l'honneur de votre visite, fit le magistrat frappé de l'extrême pâleur du jeune marquis, et je me mets à votre entière disposition.

— Merci, monsieur. Je n'attendais pas moins de vos excellents sentiments, car je sais tout ce que vous avez fait pour ma famille dans les circonstances douloureuses qu'elle a traversées.

M. Granville s'inclina : — Je viens vous demander, poursuivit Lucien, de vouloir bien m'apprendre — vous qui le savez mieux que personne — comment est mort mon père ?

— Pardon !... Etes-vous animé du simple, mais très légitime et très respectable désir d'être fixé sur ce point, très douloureux pour vous l'avez dit, de l'histoire de votre famille, ou bien ?

— Je suis poussé par une impérieuse nécessité.

— Ah !... Bien... C'est que, Mme la marquise de Fontenay qui s'est ardemment occupée de ce triste sujet, avait résolu, bien que je ne fusse pas de son avis, de vous épargner le plus longtemps possible ces sombres préoccupations...

— C'est Mme la marquise de Fontenay qui, ce matin, m'a mis en possession de tous les dossiers de l'horrible crime et qui m'a conseillé de m'adresser à vous.

— Soit. Je suis à vos ordres. L'ancien magistrat scrutait de son œil bien très mobile la physiologie du jeune homme et il y découvrait tant de désespérance, de morne tristesse qu'il en éprouva une pitié aussiitôt révélée par ses manières moins cérémonieuses et par le son de sa voix.

— Voyons, désirez-vous être fixé tout de suite sur quelque point qui vous ténédrat le plus au cœur ? N'avez-vous pas trouvé dans les dossiers réunis à l'hôtel de Fontenay un renseignement dont vous avez immédiatement besoin ?

— C'est à peine si j'ai essayé d'ouvrir l'une des liasses renfermant